

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

FEUILLETON.

VOL. I.

MONTREAL, 2 NOVEMBRE 1865.

No. 2

LES
Compagnons de la Croix-d'Argent.

CHAPITRE V.

ASSEMBLÉE DE NUIT OU IL EST QUESTION
FORT LONGUEMENT DE CLAUDE CHOPIN.*(Suite.)*

— Pinson, dit maître Louis, va voir ce qui se passe.

Pinson obéit.

Il sortit; le jardin était sombre: la lune se cachait derrière un nuage.

Pinson parcourut à pas lents la petite allée qui conduisait à l'endroit où le mur écroulé avait laissé un accès facile aux Compagnons.

Il ne vit rien; il n'entendit rien.

Le vent s'était élevé, vent chaud et lourd, plein de fluides orageux.

Pinson revint vers les bâtiments de l'hôtel. Les fenêtres étaient sombres; aucune lumière n'y brillait.

Quoiqu'elle fût habitée, la maison paraissait morte; elle se dressait: silencieuse et morne.

Une allée d'ormes conduisait vers un petit carrefour où s'élevait la statue fameuse de la chatte favorite.

Pinson s'engagea sous les voûtes formées par les branches touffues.

De moment en moment il s'arrêtait, il prêtait l'oreille aux moindres bruits.

Il n'entendait que le vent agitant les feuilles et se jouant dans la faite des arbres.

Au bout de l'allée, près de la statue, il y avait un petit bassin.

Un cygne, hôte solitaire du jardin désert, dormait la tête enveloppée dans le fin duvet de ses plumes.

Pinson passa sans réveiller Poiseau. Il allait rentrer dans la chapelle.

Il crut entendre des pas dans une allée; il écouta attentivement, il n'entendit plus rien.

Il n'y a personne dans le jardin, dit-il en rentrant dans la chapelle.

C'est bien!

— Continuons, dit maître Louis d'un air parfaitement calme. Voyons, Guillot la Langue-Morte, à toi!

Le Compagnon, à qui ces mots s'adressaient, était jeune: il paraissait n'avoir pas plus de 27 à 28 ans. Il était petit, mais il avait la taille bien prise et paraissait solidement bâti. Il parut embarrassé de la question du maître.

— On t'a surnommé la Langue-Morte, à cause du silence que tu gardes toujours sur les choses qui te concernent; voyons, déments ton surnom, parles-nous, dis un peu ce que tu fais.

— Je ne fais rien; mes jours se suivent, et Dieu sait qu'ils se ressemblent comme les deux œufs de la même poule.

— Ce n'est pas une réponse, ça, interrompit maître Louis en cachant mal un mouvement d'impatience.

— Il n'en fera pas d'autre, interrompit le père Brulot, cependant l'Éveillé, notre Rouleur, m'a rapporté de Guillot un acte qui nous le ferait estimer, si déjà nous ne l'estimions comme un de nos meilleurs cousins.

— Qu'a-t-il donc fait, ce surnois là? demanda en souriant maître Louis.

— Oui, qu'a-t-il fait? demandèrent les Compagnons.

— Vous connaissez Pierre l'Ardennois, notre cousin, qui n'est point ici ce soir—je ne sais pourquoi!—l'Ardennois avait un petit pécule. Il voulait l'envoyer à sa mère, qui demeure du côté de Chartres.

— Pas si loin, interrompit Guillot, un pen au-dessus de Rambouillet.

— Laisse-donc dire le père Brutot, s'écrièrent les Compagnons.

— Je disais donc, reprit celui-ci, qu'il n'y avait personne pour porter à la mère de l'Ardennois l'argent que lui voulait faire tenir son fils. Guillot voit l'embarras du Compagnon : il prend un samedi soir la somme d'argent dans sa ceinture, son bâton à la main.

Il a été faire la commission de Pierre l'Ardennois ; il a fait le voyage à pied en un dimanche et deux nuits.

Il était le lundi de retour à son chantier, sans qu'on s'aperçût qu'il fût fatigué ; et cependant il devait l'être, car il avait marché en moins de 40 heures plus de 30 lieues.

Guillot ne disait rien.

— Voilà qui est d'un bon compagnon ; ce sont bien les meilleures jambes et un des meilleurs cœurs du Compagnonnage, et maître Louis en disant ces mots, regardait avec un sourire plein d'affection le jeune Compagnon.

Il demanda ainsi à chacun ce qu'il avait fait depuis la dernière assemblée.

Quelques-uns étaient mariés. Maître Louis leur demandait des nouvelles de leurs femmes et de leurs enfants.

Chose singulière !

Maître Louis semblait connaître les affaires de tous les Compagnons.

Il disait à chacun ce qui le concernait. On aurait cru qu'il vivait familièrement avec eux tous.

Il répondait à toute question, comme s'il eût prévu qu'elle devait lui être posée.

Il avait des paroles d'encouragement pleines d'une douceur extrême. On sentait qu'il partageait la peine qu'il s'efforçait d'adoucir.

Les Compagnons l'écoutaient avec une déférence marquée.

Maître Louis avait, pour relever les âmes, des accents très particuliers.

Il parlait de la France !

Il parlait de la grande cause du peuple !

Il parlait de l'Église catholique !

Ces trois amours semblaient lui brûler le cœur.

Ils échauffaient ses paroles.

Ils allumaient dans ses regards des clartés étranges.

Chacun des mots qui s'échappaient des lèvres de maître Louis tombait comme un charbon ardent dans l'âme des Compagnons.

Il s'était levé.

Les Compagnons assis, en cercle, autour de lui, les yeux fixés sur lui, dominés par son regard, par son geste, étaient suspendus à ses lèvres.

Ses cheveux rejetés en arrière laissaient voir un front large bien dessiné.

Sa figure, peu régulière, était toute illuminée par une inspiration mystérieuse.

La langue qu'il parlait était la langue du peuple, familière, triviale, et quelquefois grossière ; mais cette langue, au contact de la pensée de maître Louis, prenait une grandeur singulière.

Il ne parlait qu'à quelques hommes réunis la nuit dans une chapelle déserte, le maître des Compagnons de la Croix-d'Argent. — On eût cru qu'il s'adressait à un peuple tout entier réuni pour l'entendre sur quelque place immense.

Non que maître Louis parlât haut : il éteignait avec le plus grand soin les accents naturellement sonores de sa voix mélodieuse.

— Non, disait-il, mes amis... non ; il ne faut pas vous le dissimuler, des épreuves, des épreuves terribles vous attendent !

Il y a des réformes à opérer dans l'ordre de choses actuel ; le roi et l'Assemblée Nationale préparent ces réformes.

Leurs efforts réunis corrigeront les abus, dont on se plaint, hâteront les progrès qu'on demande.

Mais vous le savez, à côté des gens de bien qui veulent des réformes, il y a toujours des hommes violents qui veulent des révolutions.

L'Église n'a jamais défendu à ses enfants de concourir dans la mesure de leurs efforts à réaliser le bien, à corriger le mal.

L'Église défend le plus petit mal, fût-ce pour arriver au bien le plus grand. Elle défend donc les révolutions, c'est-à-dire la violence, l'abus de la force.

Elle veut la liberté — oui ! mais la liberté du bien, non la liberté du mal.

Nous sommes ouvriers ! nous sommes les fils du peuple et les fils de l'Église.

Jetons dans la balance où se pèsent les destinées de la France le poids de notre puissante décision.

Compagnons, opposons-nous de toutes les forces du compagnonnage à la violence révolutionnaire.

Soyons fidèles aux vieilles traditions suivies par les Compagnons de la Croix-d'Argent !

Douceur et patience !

La nouvelle du renvoi du ministre, annoncée hier soir à Paris, y produira dans quelques heures du nouveau.

Le jour va se lever : c'est dimanche aujourd'hui ; allons tous prier Dieu qu'il nous protège, et qu'il sauve la France.

Sûr, comme je le crains, il y a quelque mouvement dans la foule à cause du renvoi de M. Necker, les Compagnons noirs en profiteront pour faire le mal ; mettez-vous en avant, et faites ce qu'il faudra pour le bien.

Il ne faut jamais recourir à la violence, même pour faire justice ; maintenant moins que jamais. Dieu protège la France, il la sauvera : prions-le et soyons patients.

Il continua longtemps ainsi, montrant avec une éloquence admirable les funestes conséquences des violences populaires, l'efficacité de la parole patiente et convaincue, la sagesse de l'Église, la nécessité d'être catholique pour les hommes de bien, jaloux de servir la cause du peuple et celle de la liberté.

Tantôt il peignait les horreurs des luttes civiles, le sang coulant dans les rues, les femmes qui se désolent, épouses la veille, veuves le lendemain, les enfants qui pleurent. Malheur, disait-il, aux citoyens violents ! loin de hâter le jour de la justice, ils le retardent.

Tantôt il montrait l'empire de la persuasion et de la douceur. Notre Seigneur, disait maître Louis, n'avait pas d'armée à ses ordres et cependant il a conquis le monde. Soyez doux à son exemple, mes amis, et comme lui vous triompherez et vous ferez triompher avec vous la sainte cause populaire, pour laquelle chacun de vous est prêt à mourir. L'Église vous regarde ! la France vous devra son salut. Courage ! courage !

Prions. L'action n'est rien sans Dieu qui la bénit. Travaillons. La besogne est rude ! la tâche immense ! travaillons !!

S'il le faut, sachons mourir pour la France, pour l'Église et pour la liberté des enfants de Dieu.....

Quand maître Louis, épuisé par l'effort même de sa parole, s'arrêta, des larmes brillaient dans les yeux de plusieurs.

On se taisait : tout-à-coup on entendit dans le jardin, près de la chapelle, comme un bruit de pas, qui paraissait se rapprocher.

Pinson s'élança vers la porte.

La nuit était toujours profonde.

Il regarda attentivement, il cherchait à distinguer à travers l'obscurité la cause du bruit qu'on avait entendu. Tout-à-coup l'un des nuages qui couvrait la lune s'écarta.

Une pelouse qui s'étendait devant l'hôtel Lesdiguières s'éclaira subitement.

Pinson rentra précipitamment.

— Il y a quelqu'un dans le jardin, murmura-t-il, assez haut pour que chacun l'entendit.

Maître Louis souffla la petite lampe. Séparez-vous, dit-il ; le Rouleur vous avertira du prochain devoir.

Quelques instants après, on voyait dans la rue de la Cerisaie et dans les rues voisines des formes sombres qui glissaient silencieusement le long des maisons, et suivaient différentes directions.

C'étaient les Compagnons de la Croix-d'Argent qui retournaient mystérieusement chacun chez eux.

Au moment où le jour parut, l'Éveillé entra à l'auberge de la Croix-d'Argent.

Le père Brulot conduisit son filleul dans une petite pièce reculée où il était sûr d'être à l'abri des indiscrets.

L'Éveillé fit, en sa qualité de Rouleur, mis au courant de ce qui s'était passé dans l'assemblée de nuit, où il n'avait pu assister.

Le père Brulot le chargea ensuite de se mettre immédiatement à la recherche de Claude Chopin, à qui il devait être arrivé quelque malheur.

— Fais tout ce qu'il faudra pour avoir de ses nouvelles, l'Éveillé, dit avec ins-

tance le père Brulot, et il donna au Rouleur différentes indications.

— Soyez tranquille, je chercherai le Compagnon comme un frère.

— Maître Louis te le recommande !

Ce mot produisit un effet magique, et le Rouleur quitta l'auberge de la Croix-d'Argent pour aller à la recherche de Chopin.

Quand il fut dans la rue, avant de s'éloigner, le pauvre bossu leva la tête. Il regarda la fenêtre de la belle Finette ; la fenêtre était fermée : les volets étaient ouverts, mais deux rideaux soigneusement unis défendaient contre les indiscretions d'un soleil matinal le sommeil de Mlle. Brulot.

L'Éveillé poussa un profond soupir. Puis il se dirigea d'un pas rapide vers la rue Saint-Antoine.

CHAPITRE VI.

OU LE LECTEUR RETROUVE CLAUDE CHOPIN DANS UNE SITUATION PLEINE DE PÉRILS.

Claude Chopin, que l'on attendait en vain à l'auberge de la Croix-d'Argent, pensait bien qu'il ne lui serait jamais donné d'y arriver.

Au moment où l'Éveillé quittait la rue du Petit-Musc, le neveu du père Brulot se réveillait d'un profond sommeil.

Il ouvrit les yeux : il se trouva dans un lieu parfaitement obscur. La nuit la plus complète y régnait.

Il étendit les bras : il sentit tout autour de lui un mur. Ce mur était humide comme celui d'une cave.

Pendant quelques instants Claude crut qu'il rêvait ; il cherchait à recueillir ses idées.

Il lui était bien arrivé quelquefois dans son pays, en revenant à Soissons de la fête de Crouy, de tomber dans un fossé et d'y dormir une partie de la nuit.

Alors, quand il se réveillait, il voyait le ciel étoilé briller au-dessus de sa tête, ou les flèches de la cathédrale de Soissons percer à l'horizon le ciel douteux du premier matin.

Ici, il se sentait bel et bien enfermé dans un lieu souterrain.

Il s'agita, afin de chasser les dernières illusions du sommeil : le souvenir

de ce qui s'était passé la veille lui revint à la mémoire.

Il se rappela sa fatigue extrême, son entrée au cabaret, les bruits étranges qu'il y avait entendus, la scène de violence à laquelle il avait succombé, la jeune fille qui était intervenue pour lui sauver la vie.

Il se souvenait qu'on l'avait fait descendre par un escalier très-obscur, et que vers le milieu de l'escalier on lui avait donné, sur la tête comme un violent coup de poing.

Là, s'arrêtaient ses souvenirs.

Il porta sa main à la tête : il y sentit une légère douleur ; ce lui fut la preuve que ce qui s'était passé n'était pas un rêve.

Mais où était-il ? qu'avait-on fait de lui ? depuis combien de temps était-il là ?

Sa pensée flottait indécise.

Il était enfermé dans une espèce de cellule ; de trois côtés il touchait de la main la muraille, d'un quatrième il sentait une porte de bois.

Il fit effort pour l'ouvrir : la porte résista : elle était solide comme la porte d'une prison.

Sous la porte, il y avait un intervalle par où l'air entraît et venait jusqu'à Claude.

Il sentait que si la porte eût été fermée plus hermétiquement, il eût été asphyxié.

L'air qui pénétrait dans l'espèce de cellule où il se trouvait renfermé était lourd, chargé d'humidité et des odeurs malsaines que l'on respire dans les lieux souterrains.

Chopin ne pouvait imaginer où il était. Il se coucha à terre, appliqua l'œil sous la porte : il ne vit rien, pas même la lueur incertaine d'une clarté aperçue de loin dans l'obscurité.

Il écoutait avec une attention fébrile ; son oreille ne percevait aucun bruit.

Par instants il lui semblait bien que des rumeurs vagues venaient jusqu'à lui : il faisait alors un effort incroyablement de volonté afin de percevoir les sons plus distinctement. Était-ce une illusion des sens qui l'avait séduit ? Il n'entendait plus rien.

Claude n'était pas une âme faible.

Le silence, l'obscurité, la solitude

prénaient néanmoins sur son esprit une étrange influence.

Il se sentait le cœur troublé par une horreur indicible.

La notion de la durée lui échappait : quelle heure était-il ? combien de temps était-il resté endormi ?

C'est un sentiment extrêmement douloureux que produit l'ignorance absolue de l'heure dans une circonstance comme celle où se trouvait Claude.

Il sentait qu'il avait besoin de manger ; une soif ardente le dévorait.

Qu'avait-on fait de lui ? L'avait-on jeté dans quelque trou de basse-fosse pour l'y laisser mourir de faim ?

Claude Chopin se posait à lui-même ces questions terribles.

Il se demandait surtout quels étaient ces hommes qui s'étaient emparés de lui dans le cabaret.

Il se rappelait dans sa pensée leurs figures étranges, horribles, leur violence qu'ils auraient poussée jusqu'au meurtre, s'ils n'eussent été retenus par une jeune fille.

Quelle était cette jeune fille ? Claude Chopin avait compris qu'elle était la fille de celui de ses agresseurs qui s'appelait le Marseillais.

La tête du malheureux jeune homme s'égarait en conjectures.

Il resta longtemps ainsi.

Si on eût prêté l'oreille et qu'on eût voulu surprendre ce que faisait Claude Chopin dans l'horrible situation où il se trouvait, on eût entendu, entrecoupés par des sanglots, des mots comme ceux-ci :

« Ma mère !... O mon Dieu, ayez pitié d'elle, ayez pitié de moi !... j'ai été jusqu'ici un bon ouvrier chrétien et soumis à l'Église ; mon Dieu, ne m'abandonnez pas !... Saint Joseph, patron des charpentiers, ne m'abandonnez pas !... Sainte Vierge, sainte Vierge, sauvez-moi ; sauvez ma mère ! »

Ma mère ! ce mot lui faisait battre le cœur plus vite encore.

C'était une noble femme, la mère de Claude !

Elle habitait, à Soissons, une pauvre maison, dans une petite rue qui mène à la rivière.

De son métier, elle était fileuse.

En 1799, le métier de fileuse était

encore assez lucratif. La mère de Claude en vivait.

Elle était veuve. Le père Chopin, son mari, était un brave ouvrier charpentier. Il était mort, il y avait déjà cinq ans, d'un accident terrible.

Une poutre détachée d'une toiture à l'improviste lui était tombée sur la tête.

Il était mort sur le coup.

Sa veuve était une sainte femme : elle n'avait après le bon Dieu et la sainte Vierge qu'un sentiment dans le cœur, c'était l'amour de Claude.

Et Claude pleurait en se rappelant comme il était aimé par sa mère.

Il la voyait par la pensée la digne femme avec ses cheveux déjà blancs ; son bonnet de mousseline grossière ; mais admirablement propre, son fichu croisé sur la poitrine.

Il entendait dans sa mémoire le bruit sourd du rouet.

Puis le souvenir rappelant le souvenir, il croyait encore être auprès de sa mère, le pauvre Chopin.

La chambrette de la vieille femme donnait sur l'Aisne, qui coulait joyeuse et babillarde à deux pas de la maison.

Le clair soleil entrait par la fenêtre. Il faisait reluire comme un miroir le christ en ivoire pendu à la muraille, seul trésor de la pauvre famille : ouvrage d'un ami, sculpteur habile.

Les bruits qui se font sur le petit port de Soissons, au débarquement des bateaux, arrivaient à la demeure de la mère Chopin.

Puis Claude regardait autour de lui ; et il se sentait loin de Soissons, loin du petit port plein de soleil et de bruit, loin de sa mère !

Le pauvre enfant ! il allait sans doute mourir là, sans qu'elle fût auprès de lui pour lui dire de douces paroles, lui mettre sur le front sa grande main blanche et l'aider à mourir en lui parlant de Dieu.

Et que dirait-elle quand elle n'aurait pas de ses nouvelles, quand elle ne le verrait pas revenir.

Elle ne voulait pas le laisser partir : elle craignait pour son cher Claude le voyage de Paris, les dangers de la route, les mauvaises rencontres, les périls inconnus.

Les mères ont dans le cœur des pres-

sentiments qui ne les trompent jamais.

Claude pensait que sa mère ne s'était pas trompée, quand elle lui avait dit en pleurant, au moment de son départ : " Tu t'en vas, mon enfant, mais tu ne me reviendras pas ! "

Toutes ces choses passaient et repassaient dans l'esprit du malheureux Chopin.

Il éprouvait une tristesse insurmontable, et comme les premières atteintes du désespoir.

Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écriait-il.

Sainte Vierge Marie ! ma mère vous a récité bien des chapelets afin que vous m'ayez en votre protection.

Sainte Vierge Marie, ayez pitié de moi ! Sauvez-moi ! sauvez ma mère, ma mère !

Et puis le silence se faisait, et l'on n'entendait que les pleurs du jeune ouvrier.

Et pourquoi n'aurait-il pas pleuré, le pauvre enfant ? Il n'avait pas encore ses vingt-deux ans !

Le danger, la mort elle-même, en plein jour, à la face du soleil, devant des ennemis vivants, elle n'eût pas fait peur à Claude Chopin ; car il était brave, le jeune charpentier de Soissons, et aussi brave que les plus fanfarons de bravoure.

Mais la mort, la nuit, quand on est seul, loin des amis qui encouragent, loin du ciel bleu et clair, loin d'une mère qui vous donne un dernier baiser, loin d'un prêtre qui une dernière fois vous dise : " Dieu est bon. " Oh ! c'est horrible !

Il frissonnait ; car il s'attendait à une pareille mort.

Il sentait que les forces allaient l'abandonner.

Une fièvre horrible le tourmentait. Une soif inextinguible lui brûlait la gorge. Il n'avait rien à manger, rien à boire !

Il tenta un effort désespéré.

Avant de mourir, ne fallait-il pas tenter l'impossible ?

Et puis, il avait prié Dieu, et la foi donné du courage.

Il appuya l'épaule contre la porte, et poussa de toutes les forces de son corps, centuplées par le désespoir.

Un moment la porte parut céder.

Claude redoubla ses efforts.

Sans doute la porte franchie, Claude trouverait bien d'autres obstacles.

N'importe ; il n'en voyait qu'un en ce moment.

La porte, un instant ébranlée, ne céda pas.

Claude sentit qu'il perdait connaissance.

Cet effort immense et inutile l'avait brisé.

Il tomba sur le sol de sa cellule.

Quand il reprit connaissance, il était toujours enfermé.

Une clarté sourde pénétrait sous le seuil de la porte.

Claude entendait des voix ; il lui parut qu'on parlait dans un endroit du souterrain voisin de celui où il était.

— Il ne peut nous être bon à rien, disait une voix que Claude reconnut pour être celle du cabaretier.

— Si nous lui faisons son affaire, où le mettrons-nous ? répondit une autre voix.

Ces expressions *faire son affaire*, avaient un sens trop clair. Claude Chopin se sentit le corps trembler.

— Nous le jetterons dans le puits perdu, là-bas derrière la grande galerie.

— Non, ça gênerait l'eau.

— Tu as raison, l'Américain ; eh bien, nous lui creuserons un trou, et avec six pieds de terre, on ne sent pas l'odeur.

— On ne sent rien, quand le plein air est là pour purger les mauvaises vapeurs, mais ici, dans ce souterrain, avec l'humidité nous aurons la peste.

— Laissons-le aller, ce sera plus court.

— Oui, pour qu'il aille tout droit nous dénoncer au lieutenant criminel.

— Eh bien, envoie-le nous dénoncer au Père Éternel, et une nuit nous sortirons le corps et nous le jetterons à la Seine ou ailleurs.

— C'est trop dangereux ! on peut avoir vu le gars entrer au cabaret là-haut. Tu sais bien qu'on a des soupçons sur nous.

— Nous ne pouvons cependant pas le garder.

Claude Chopin, l'oreille collée à la porte, écoutait plus mort que vif chacune des paroles de ce sinistre dialogue.

Une sueur froide glissait à grosses gouttes sur son front.

Ses cheveux roidis se dressaient sur la tête.

Je suis perdu, murmurait-il, et il ajoutait aussitôt :

Dieu, sauvez-moi !

Les voix se turent. Il parut à Claude que les deux interlocuteurs s'éloignaient.

Ils vont me laisser mourir de faim, se dit-il.

Il commençait à éprouver des douleurs insupportables.

De temps en temps il sentait sa tête saisie d'un étourdissement extrêmement pénible ; puis la connaissance lui revenait, et avec elle toutes ses terreurs.

Une des plus vives, le croira-t-on ! était la crainte de mourir sans confession.

Claude Chopin était un bon chrétien.

Il se rappelait ce que sa mère lui avait enseigné, ce que plus tard il avait entendu quand, avant de faire sa première communion, il avait suivi le catéchisme.

S'il mourrait sans se confesser, il serait damné et pour l'éternité.

Il se souvenait qu'un soir il avait entendu un capucin prêcher dans la cathédrale de Soissons.

Le capucin avait prêché sur la mort, et sur l'enfer.

Claude se rappelait comme s'il les eût entendues la veille, toutes les paroles du sermon.

C'est horrible ! se disait-il, je suis perdu en ce monde et à jamais.

Le malheureux n'avait pas encore vu de si près la mort et ses conséquences.

L'idée de mourir sans confession terrifiait l'âme religieuse du jeune ouvrier.

Sa pensée suivant les mêmes voies, il vint à se rappeler un autre souvenir.

C'était quelques mois auparavant ; un clair dimanche de printemps.

Le soleil jouait dans les grands vitraux rouges de la cathédrale.

Cette fois là encore un capucin avait prêché.

Il avait dit que Dieu était si bon, qu'il n'abandonnait jamais ceux qui avaient recours à lui.

Cette parole jetée dans l'âme de Claude y était demeurée comme la pierre que les enfants jettent dans le torrent y demeure converti jusqu'un jour où l'eau vient à baisser.

L'idée de la bonté de Dieu et le sou-

venir de toutes les belles choses que le capucin avait dites sur ce sujet revinrent en même temps à la mémoire de Claude.

Mon Dieu ! mon Dieu ! tenez votre promesse.

Soyez bon, et sauvez-moi, s'écria Claude avec une insistance singulière d'espérance, et de foi.

L'effet de cette prière l'exalta un moment, puis pour la seconde fois il tomba sans connaissance.

Il pensa que cette défaillance était la dernière et qu'il ne se réveillerait plus ;

(A continuer.)

LES

SABOTIERS DE LA FORET-NOIRE.

III

LA MARANNELÉ.

(Suite.)

La veuve Wendel était une femme de cinquante ans environ, dont le costume ne ressemblait pas à celui des autres femmes du pays. Sa robe de serge brune, ample et longue, était serrée à la taille par une grosse ganse de laine ; elle répudiait tout autre vêtement ; elle n'avait d'autre coiffure, même pendant l'hiver, que son abondante et rude chevelure noire, qui commençait à s'argenter vers les tempes, et qu'elle portait tordue en arrière. Son teint brun, ses sourcils fortement accusés, sa paupière bistrée, son nez étroit et busqué, ses lèvres minces et plissées par les coins, donnaient à sa physionomie une ressemblance malheureuse avec le type des femmes de Bohême.

Fille de l'ancien maître d'école de Nordstetten, plus instruite que ne l'étaient les gens de campagnes à cette époque, elle partageait néanmoins un grand nombre de leurs superstitions ; elle croyait aveuglément à l'*oneïromancie* ou l'explication des songes, ainsi qu'à la *lucanthropie* ou la transformation des hommes en loups. Dans les nuits pâles de l'hiver, au clair de lune sinistre de minuit, n'avait-elle pas entendu les loups hurler son nom en bondissant sur la neige, au moment où elle se réveil-

lait baignée de sueur et terrifiée par un songe de mort ? Elle ne mettait en doute ni l'existence des vampires qui viennent sucer pendant le sommeil le sang des enfants, ni celle des gnomes, gardiens des trésors enfouis dans la terre et qu'on se rend favorables en leur jetant chaque soir un jatte de lait pur et de miel vierge.

Elle ne doutait pas plus de la vertu attribuée à la baguette de coudrier que de la puissance du mot *abraza*, qui, prononcé avec quelques cérémonies, évoque les âmes auxquelles on veut parler.

Visions, philtres, apparitions, enchantements, conjurations, tout était inconcevable vérité pour cette imagination faussée par les fantastiques récits que le peuple se transmet d'âge en âge, et dont on avait bercé son enfance ; mais comme elle avait une foi profonde en Dieu, et, que pour exercer cette science mystérieuse et fatale, il fallait se mettre nécessairement en rapport avec le démon, la Marannelé, tout en y croyant fermement, ne la pratiquait pas.

En revanche, elle composait avec une merveilleuse sagacité des onguents, des baumes et des breuvages qu'elle donnait à tous ceux qui souffraient autour d'elle ; à ceux surtout que les médecins abandonnaient, soit parce que, dans leur ignorance, le mal leur semblait sans remède, soit parce que, dans leur cupidité, ils pressentaient qu'on ne les payerait pas.

Or, comme elle avait sauvé beaucoup de malades, au chevet de qui elle avait souvent passé des nuits avec un rare désintéressement, avec un dévouement sans bornes, et que le bien que l'on fait porte toujours avec lui sa récompense, la Marannelé passait dans le pays pour être un peu sorcière.

Les honnêtes paysans qu'elle avait guéris ne passaient auprès d'elle qu'en détournant timidement la tête, les plus ignorants se signaient, c'était le plus grand nombre, et les enfants, en la voyant venir de loin, se hâtaient de rebrousser chemin, les yeux effarés, pour éviter sa rencontre.

D'autres gens du village faisaient bien mieux encore : ils venaient mystérieusement chez elle, sous ce toit où

s'élaboraient les baumes qui devaient les sauver un jour, eux et leurs familles, et ils lui demandaient des philtres sous le sceau du secret, — les vieillards pour se faire aimer des jeunes filles, et les jeunes filles pour se faire épouser par un veuf suffisamment âgé et aussi pourvu d'argent que dépourvu d'enfants.

Loïn de s'en irriter, la sage Marannelé prenait tous ces pauvres sous en pitié et leur donnait d'excellents conseils, dont aucun ne profitait, suivant l'usage.

Ces explications données, nous allons retrouver devant l'âtre la digne veuve, qui venait enfin d'obtenir, au moyen d'une petite cornue de verre ; le précipité qu'elle cherchait. Une addition de cerises sauvages distillées qu'elle y versa et qu'elle battit pendant trois minutes avec une spatule de bois, transforma ce résidu en une sorte de pâte presque liquide, et elle le renferma dans un petit vase de terre. Elle couvrit ensuite le vase d'un linge, le serra précieusement dans sa crédence, et après avoir éteint le feu de son foyer, elle alla s'asseoir dans la première pièce, garnit sa quenouille et se mit à filer en attendant ses enfants.

Mais dès que l'orage éclata, rejetant ses fuseaux, elle alla s'accouder devant la fenêtre entr'ouverte, regardant à la lueur des éclairs la route par où devaient venir ses deux fils ; puis elle se mit à prier avec ferveur.

Bientôt elle aperçut de loïn deux grands yeux ardents qui flamboyaient au milieu des ténèbres et semblaient venir à elle.

C'était la carriole de Gaspard Melzer, qui s'arrêta peu après devant sa porte.

Dès que la veuve eut reconnu la voiture, elle fronça le sourcil et referma brusquement la fenêtre en se disant avec humeur : — Que vient faire ici Melzer, cet oiseau de malheur ?

Puis elle fit un pas vers la porte et tendit la main vers les verrous comme si elle eût voulu se barricader contre un danger, sans souci du devoir de l'hospitalité, si sacré pour les habitants de la forêt. Devant ses yeux fixes elle voyait passer comme une procession de malheurs, et son cœur se glaçait. Tout à coup elle sourit, une chaude effluve

enveloppa tous ses membres et elle ouvrit la porte toute grande : — Folle que je suis ! murmura-t-elle. La Marannelé avait entendu une voix fraîche et sonore l'appeler joyeusement.

Au même instant Fritz et Christly, tenant chacun par la main Gretty, que l'air froid de la nuit avait ranimée, se précipitèrent dans la cabane comme une véritable avalanche.

— Mère, dit Fritz en souriant, vous guettiez impatiemment le retour de vos enfants, n'est-ce pas ? Eh bien ! continua-t-il en lui jetant Gretty dans les bras, vous n'aurez pas perdu pour attendre, car au lieu de deux enfants, en voilà trois qui vous arrivent.

La Marannelé restait immobile et stupéfaite ; elle n'embrassait pas la jeune fille, elle ne la serrait pas contre son cœur, elle n'admirait pas sa beauté et sa grâce ; elle se disait en elle-même : La vision avait raison, c'est là qu'est le malheur !

— Il faut donc vous embrasser de force, bonne nourrice ! dit Gretty en jetant avec un abandon charmant ses deux bras autour du cou de la veuve. Ah ! je le vois bien, les absents ont tort, vous m'avez oublié, ou bien j'ai grandi, et vous ne reconnaissez plus votre petite chèvre, comme vous m'appeliez, Gretty la sauteuse, Gretty la turbulente !

Le cœur de la Marannelé se fondait dans sa poitrine ; elle saisit l'enfant dans ses bras robustes, et la baisa avec une sorte d'emportement :

— Ne pas te reconnaître, toi, ma Gretty ! mon enfant bien-aimée ! Mais crois-tu donc que je t'aie perdue de vue un seul jour, une heure, une minute ! N'ai-je pas prié pour toi autant que pour mes deux fils, — et le soir n'entendais-je pas ta voix à mon oreille, avant de m'endormir ? Oui, tu es bien belle, bien grande, bien sage maintenant, tu es une demoiselle, et pourtant...

— Ah ! vous allez me faire peur, nourrice ; je ne suis pas si changée que cela ! dit Gretty ; je n'ai rien oublié du passé et je connais aussi bien que vous la place de vos fioles, de vos bocaux et de vos vilains lézards !

— Ainsi tu reviens à la forêt, mon enfant ! demanda la veuve.

— Oui, la Marannelé, répondit Gaspar Melzer entrant le dernier, et j'ai voulu que sa première visite fût pour vous.

La veuve le regarda fixement ; Gaspar embarrassé baissa les yeux.

Marguerite reprit avec un soupir :

— Enfin j'ai quitté le couvent pour n'y retourner jamais. N'est-ce pas, mon père ? continua-t-elle, en rejetant par un gracieux mouvement sa tête blonde en arrière pour rencontrer le visage du vieillard.

— Oui, mon enfant, répondit celui-ci, et nous ne nous quitterons plus jusqu'au jour où le mari que je t'aurai choisi t'emmènera de la maison paternelle.

Les regards des deux jeunes gens se croisèrent ; nous ne savons quel fluide s'en échappa, mais Marguerite se sentit rougir, et Fritz eut un tressaillement au fond du cœur. Dans ce mystérieux échange, toute leur jeunesse avait revécu avec sa poésie innocente ; ils avaient revu les arbres escaladés par Fritz, et dont les fruits pleuvaient dans le tablier de Gretty, les ruisseaux gonflés qu'elle avait traversés sur le dos de son ami, les vieilles ruines festonnées de lierre s'éboulant sous leurs pas à l'heure où le soleil couchant dorait les chevrefeuilles ; mais ce coup d'œil si rapide et si profond n'avait pas échappé à la veuve.

Elle posa ses deux mains sur les épaules de Marguerite, s'éloigna d'un pas et l'examina avec une attention radieuse :

— Oui, tu t'es transformée pendant ces trois années passées loin du pays, ma chère enfant ; tu es plus belle que toutes les belles filles de la forêt, et comme tu es aussi bonne que belle, heureux sera le mari que ton père choisira.

— N'est-ce pas, la Marannelé ? reprit Melzer en relevant la tête avec orgueil ; mais la veuve regardant tout à coup son fils, qui contemplait Marguerite avec extase, ne répondit pas ; car elle sentit son cœur se serrer.

— Et tu seras encore plus heureuse de me revoir, nourrice, reprit Marguerite, quand tu apprendras que sans Fritz et Christly je serais sans doute morte en ce moment.

— Morte! répéta la mère avec un geste de stupeur.

— Ah! j'ai eu bien peur, va? C'est une aventure terrible; mais, Dieu soit loué! je suis sauvée et bien sauvée, grâce au courage de tes enfants.

Fritz fit signe à la jeune fille de se taire; mais la veuve l'avait saisie violemment par la main et l'interrogeait, des larmes dans la voix.

— Qu'est-il donc arrivé? Morte! toi, dont les yeux brillent comme des étoiles, ma Gretty! J'aurais pu ouvrir ma porte et voir entrer ton corps pâle et froid dans ma cabane? mais c'est impossible, la forêt est sûre. L'orage peut-être! Parle donc! Parle donc! Le cheval aura été effrayé et se sera emporté.

Ses mains ridées tremblaient en touchant le corsage de Marguerite, comme pour s'assurer qu'elle n'était pas blessée.

— Rassure-toi, bonne mère; il ne s'agit ni de voleurs, ni de brigands, mais d'abeilles sauvages qui ne nous ont pas reconnus pour des compatriotes. Elles m'ont fait plus de peur que de mal, grâce à Fritz, qui ne leur a pas donné le temps d'accomplir leurs projets sanguinaires; mais je me souviendrai longtemps de cette peur-là! Je suis donc joyeuse et fière de te dire que c'est à tes enfants que mon père et moi nous devons la vie.

— C'est vrai, ajouta le vieux Gaspard, et ils en seront récompensés l'un et l'autre.

La Marannelé tressaillit et redressa sa haute taille :

— Récompensé! et quelle récompense méritent-ils pour avoir fait leur devoir? Ils auraient rendu le même service au premier chrétien venu. C'est donc à eux de remercier Dieu de les avoir permis de sauver leur sœur Gretty. Mais peut-être ai-je eu tort d'être si familière avec la fille du riche Gaspard Melzer, moi qui ne suis qu'une pauvre veuve. S'il en est ainsi, pardon, mon voisin; pardon, mademoiselle Marguerite, je saurai me tenir à ma place.

Gretty se mit à rire :

— Tu n'as pas compris mon père, nourricé; il n'a pas voulu t'offenser, et tu aurais tort de t'effaroucher d'un mot sans importance. N'es-tu pas de la famille, et peut-il être question d'orgueil

entre nous? J'ai bien vu tout à l'heure que tu m'aimes toujours comme lorsque tu me portais dans tes bras. Quand à moi, tu remplaces dans mon cœur ma pauvre mère que j'ai perdue. Ne va donc pas gâter mon bonheur par cette mine sévère et chagrine.

La veuve laissa échapper un soupir.

— Que s'est-il donc passé, continua la jeune fille, qui doit refroidir nos amitiés? Est-ce que Christly s'est si fort occupé de grandir qu'il m'a oubliée? Et toi, mon bon Fritz, est-ce que tu ne m'aimes plus comme autrefois? Pourquoi restes-tu muet et contrainct et ne m'aides-tu pas à chasser ces vilaines pensées de l'esprit de ta mère?

Fritz rougit involontairement.

— C'est étrange, répondit-il, il faut que je ferme les yeux et que je t'écoute parler pour bien retrouver en toi la Gretty qui est restée dans mon cœur. Je suis fâché d'une chose, vois-tu; c'est que je vois que je t'aime encore plus qu'autrefois, et je ne croyais pas cela possible; puis sans tes bonnes paroles, il me semble que je me sauverais pour te regarder en coquette derrière la haie, tant ta toilette de dame m'interdit et me confusonne. Tu ressembles trop ainsi aux bourgeoises de la ville; à qui je ne m'aviserais guère de parler. J'avais bien envie tout d'abord de te dire *vous*, car je trouvais presque insolent de te tutoyer, si tu ne m'en avais donné l'exemple.

Marguerite sourit :

— Allons, je comprends pourquoi tu ne m'as pas encore embrassée, Fritz! Tu es devenu bien timide pour un hardi chasseur d'abeilles; avec le temps, tu finiras peut-être par t'accoutûmer à moi, et tu oublieras la demoiselle pour ne plus voir en moi que la petite Gretty.

— Bah! interrompit brusquement le vieux Melzer, le voisin Fritz, qui est un garçon intelligent, a très-bien compris que les choses ont changé depuis ton départ, Marguerite. Ces sortes de familiarités, sans conséquence entre enfants, seraient blâmables aujourd'hui.

Les deux jeunes gens se regardèrent avec surprise.

Ni l'un ni l'autre n'avaient compris; mais les paroles du père Gaspard péné-

trèrent comme une lame aiguë jusqu'au fond du cœur de la Marannelé. Elle se trouva blessée dans son affection pour Grettly et dans son orgueil maternel. Son fils pour elle était un dieu ; elle ne voyait rien de plus beau, de plus noble, de plus digne d'admiration que Fritz, et elle souffrait cruellement de le voir humilié par la défiance sournoise de ce vieillard qu'elle n'estimait pas.

Elle savait bien que si le vieux Gaspard avait envoyé sa fille passer quelques années au couvent, c'était pour rompre cette amitié d'enfance vivace comme le lierre, qui l'inquiétait pour l'avenir ; mais elle savait aussi que Fritz et Grettly s'étaient séparés en jurant de s'aimer toujours, et que si l'un d'eux avait pu oublier son serment, certes, ce n'était pas son fils qui chaque jour avait retrouvé sous ses yeux et sur ses pas les souvenirs lumineux de son amour.

Marguerite seule, revenant au village transformée par l'éducation du cloître, pouvait sourire en songeant à ces naïfs aveux échangés entre deux enfants qui ne connaissent rien de la vie.

La veuve se disait à elle-même que la scène de la forêt avait dû rehausser encore Fritz dans l'ardente imagination de la jeune fille, et elle sentait que le seul ennemi de leur bonheur c'était le cupide Melzer ; elle s'approcha donc lentement de lui, et le regardant avec un sourire railleur aux lèvres :

— Que des temps sont changés, maître Gaspard ! lui dit-elle. Il y a dix ans, vous habitiez une misérable cabane, voisine de la notre. Vous n'étiez qu'un simple sabotier comme nous. Il vous fallait alors travailler, jusqu'à seize heures par jour, de vos mains ; dans la même hutte que le père de ces deux garçons-là.

Melzer grimaca un sourire : — Je le sais, veuve Wendel.

— Mon homme vous avait associé à son travail, par compassion, car souvent vous manquiez de pain, et vous n'aviez pas d'outils pour en gagner.

— Ai-je dit le contraire ? murmura Melzer.

— Vous pouviez voyager à cette époque sans craindre les voleurs, n'est-

ce pas, maître Gaspard ? poursuivit impitoyablement la Marannelé.

— A quoi bon revenir ainsi sur le passé, bonne femme ? J'ai été pauvre, et je n'en rougis pas. Pauvreté n'est pas vice.

— Décidément vous êtes né sous une heureuse étoile, voisin, continua-t-elle ; mon pauvre homme est mort ne nous laissant que des dettes... Heureusement, grâce aux bras de ces deux chers enfants, elles ont été payées. Pendant ce temps, vous deveniez le plus riche propriétaire du pays. Allons, convérez que vous avez fait un chemin rapide en moins de dix années.

— Voilà où le travailleur arrive avec du courage et de l'économie, répondit le vieillard d'une voix mal assurée et visiblement inquiet de l'insistance avec laquelle la Marannelé se plaisait à le ramener vers un passé misérable.

— Le travailleur ! répéta la veuve d'une voix stridente. Est-ce donc à dire que je suis une paresseuse, et que mes mains sont restées oisives comme celles d'une bourgeoise ? Oh ! j'ai pourtant bien travaillé ; j'ai donné l'exemple à mes fils, et ils l'ont bravement suivi. Nous nous sommes privés de tout, et pour résultat... voyez !... Vous avez acheté le domaine de l'ancien seigneur de Nordstetten, et je ne possède, moi, pour tout bien, que cette humble cabane, unique héritage de mes parents. Voilà, mon fils aîné, et voici votre fille. Aujourd'hui, Gaspard, quelle différence entre eux ! Et cependant, autrefois, ils étaient égaux en misère... comme en beauté. La mère de votre enfant était morte. Pleure, Marguerite, pleure ! ta mère verra ces larmes et s'en réjouira. J'ai allaité l'orpheline en même temps que j'allaitai mon Fritz. Un dans chas que bras, un à chaque sein. Elle disait : Mon frère ! il l'appelait : Ma sœur !

— Mais encore, mais toujours ! interrompit vivement Marguerite en s'es-suyant les yeux.

La veuve hocha la tête.

— Allons ! allons ! s'écria Melzer qui avait hâte de mettre fin à cette scène, n'anticipons pas sur l'avenir. Vous avez la mémoire un peu chagrine, Marannelé, mais vous nous aimez, et ni vous ni vos enfants n'aurez à vous plaindre

de nous. J'aime à protéger les braves gens. Quant à toi, Fritz, viens me voir demain matin, mon garçon.

Le jeune homme rougit de plaisir.

— C'est bien, père Melzer, je n'y manquerai pas.

— Maintenant Grettly, continua Gaspard, remercie la bonne veuve de son hospitalité et retournons chez nous, d'autant mieux que mon cheval commence à hennir d'impatience.

— Bonne nuit, nourrice, dit Marguerite en présentant son front à la Marannelé. Adieu, Christly ; et toi, frère, ajouta-t-elle en tendant au jeune sabotier sa petite main blanche, n'oublie pas que mon père ne sera pas seul à t'attendre demain.

— La nuit sera bien longue ? soupira Fritz en aidant sa gentille petite sœur de lait à monter en voiture.

En ce moment Melzer fouetta son cheval, qui partit au grand trot.

— Fritz ! Fritz ! dit alors la veuve en voyant avec quelle émotion son fils suivait des yeux la carriole, c'est notre malheur à tous qui roule à cette heure sous le fouet du vieux Gaspard. J'ai bien regardé cet homme, et j'ai vu luire dans ses yeux faux, l'avarice, l'orgueil et le mépris de notre pauvreté. Ses sacs d'écus sont un rempart infranchissable entre sa fille et toi. Il te trouvera bon pour un valet de charre et non pour un fiancé. Il te pardonnerait tous les vices, il te pardonnerait une insulte, il ne te pardonnera pas ta misère.

— Ma mère, le bonhomme Gaspard n'est pas si noir que vous le faites ; je suis sûr, moi, que Grettly nous ramène le bonheur. Depuis trois ans, j'étais toujours triste, et ce soir mon cœur se gonfle de joie. Douteriez-vous de Grettly ? La croyez-vous capable d'une trahison ?

La veuve prit la main de son fils :

— Mon enfant, dit-elle, Grettly doit obéir à son père ; mais je ne me contenterai pas de faire pour ton bonheur des vœux stériles. Si Melzer ruine toutes tes espérances, si il veut chasser du cœur de sa fille l'affection qu'elle a conservée pour nous, il apprendra ce que peut faire contre un homme riche et puissant cette

humble et misérable Marannelé qu'il méprise comme un ver de terre :

Elle embrassa son fils, et lui faisant signe de ne pas la suivre, elle rentra dans sa chambre d'un pas tremblant.

IV.

UN BIENFAIT EST QUELQUEFOIS PERDU.

Fritz ne tarda pas à s'étendre sur son lit de bruyère, près de son frère Christly, qui ronflait déjà comme un bienheureux, si toutefois il est prouvé que la béatitude provoque forcément au sommeil ; mais il eut beau fermer les yeux pour appeler le repos, le repos ne vint pas. Les dernières paroles de sa mère vibraient toujours dans sa pensée.

Comme il était doué de généreux instincts et qu'il ne voyait encore la vie qu'à travers ce prisme éblouissant qui colore de reflets brillants et trompeurs la route inconnue de l'avenir, il se disait à lui-même :

— Non, Gaspard Melzer n'a pas oublié que mon père a partagé fraternellement avec lui son morceau de pain, et que ma mère a nourri sa chère Grettly ! Non, il n'oubliera pas, j'en suis sûr, le service que je viens de lui rendre ce soir !

Et puis, il faut le dire, Fritz avait une confiance aveugle en sa destinée depuis qu'il portait pendu à son cou, un petit kreutzer de bonheur, que Marguerite y avait attaché elle-même avant de partir pour le couvent.

On prétendait que, la nuit, quand la lune dardait ses rayons blancs sur la terre, il tombait chaque fois un plat d'argent et que les fondateurs se servaient de ce plat d'argent pour monnayer les kreutzers qui portaient bonheur aux amoureux, aux soldats et aux voyageurs.

Ces kreutzers avaient trois petites croix au revers, et c'était à ces croix surtout que le jeune sabotier attribuait le pouvoir mystérieux dont ils étaient doués. C'était donc à la fois pour lui un talisman et une sainte relique.

Il porta son kreutzer à son front, et, s'étant signé avec une foi sincère, il s'endormit plus calme, et aucun songe sinistre ne vint terrifier son sommeil.

Quand il se réveilla, le soleil brillait depuis longtemps ; la veuve et Christly étaient levés, les meubles de la cabane étaient soigneusement frottés, et il vit ses vêtements neufs, ceux qu'il conservait pour les jours de fête, pliés sur un petit escabeau placé près de son lit.

Il s'habilla à la hâte, l'œil radieux, le sourire aux lèvres, car il pensait à Marguerite, avec qui il allait causer longtemps en toute liberté. Désormais ses journées ne seraient plus vides, le travail ne lui semblerait plus monotone, ses amis ne seraient plus d'importuns bavards ; il n'aurait plus besoin de raconter son chagrin aux sapins et aux chênes de la forêt. Il ne serait plus jaloux de la joie des autres Marguerite était revenue.

En ce moment la veuve sortit de sa chambre.

— Avez-vous bien dormi, ma mère ? lui demanda Fritz en allant l'embrasser.

— Mal ! très-mal ! répondit la Marannelé qui, en effet, était encore plus pâle que de coutume. J'ai rêvé de toi et de Gretty.

— Alors vous avez vu deux fantômes joyeux, n'est-ce pas ?

— Tristes comme la mort, Fritz.

— Voyons, mère, chassez ces idées lugubres et dites-moi si j'ai bonne mine avec mes habits neufs ? Vos yeux valent mieux qu'un miroir.

— Tu es vraiment un beau garçon, Fritz, dit la veuve en le regardant avec une complaisance involontaire, mais Gaspar Melzer aime mieux entendre sonner l'argent dans la poche d'un vieil habit que de sentir le vide dans la poche d'un habit neuf.

— C'est ce que nous saurons bientôt, répliqua en souriant le jeune incrédule. Adieu, bonne mère.

Et il fit un pas vers la porte. Mais la Marannelé l'arrêta en lui désignant de la main la table sur laquelle étaient posés une corbeille d'œufs durcis, une miche de seigle et une cruche de cidre :

Dans ton impatience, Fritz tu ne t'aperçois pas que tu pars sans songer à manger.

— A quoi bon ? le bonhomme m'a bien prié d'aller lui rendre visite ce matin, et vous ne supposez pas qu'il voudra déjeuner sans moi.

— N'importe ! mange toujours un

morceau et bois un coup, répondit la veuve en secouant la tête ; on ne sait pas ce qui peut arriver.

Blessé de cette insistance, Fritz fronça légèrement les sourcils, et pour dissimuler sa contrariété, il poussa son escabeau devant la table et brisa la miche en deux.

— Vous le voulez absolument, ma mère, je vais vous obéir ; mais je vous prévient que la joie m'a ôté l'appétit.

Il eut bientôt terminé son frugal repas et put enfin dire adieu à la Marannelé sans qu'elle cherchât davantage à le retenir.

Elle alla s'appuyer contre la fenêtre et le suivit longtemps des yeux. Quand il eut tourné l'angle du chemin, elle poussa un soupir, et une larme descendit lentement le long de sa joue creuse.

Cependant son fils, insouciant de cette douleur, arpentait à grand pas, tout essouffant la ronde des sabotiers, le vert chemin qui menait chez Melzer.

Le logis du bonhomme avait sa façade sur la place, et n'était séparé de la maison commune que par une ruelle étroite et tortueuse qui s'allongeait vers la campagne. C'était une large tour carrée, dernier débris de l'ancien château, dont il ne restait plus d'autre vestige. Sa construction de pierres massives et à demi rongées par la dent des siècles, ses fenêtres découpées en forme de meurtrières et grillages, lui donnaient un aspect sinistre.

Après avoir monté trois marches dégrainées, qui semblaient plaider en séparation, le visiteur trouvait à la hauteur de sa main, un lourd heurtoir jauni par la rouille et au-dessus, à la hauteur de l'œil, un petit guichet à losanges de fer méplat très serrés, à travers lesquelles le châtelain pouvait néanmoins, de l'intérieur, examiner le visage de celui qui frappait.

Une petite porte basse, voûtée et bardée de lames de fer, donnait bien sur la ruelle, mais le vieux Gaspard l'avait condamnée lorsqu'il prit possession de cette tour froide et noire.

En traversant la place d'un air de triomphe, Fritz rencontra quelques commères qui puisaient de l'eau à la fontaine, et il les salua d'un signe de tête.

— Oh ! oh ! s'écria l'une d'elles, éton-

tée de ne pas voir le jeune homme s'arrêter un instant pour causer, nous sommes donc bien pressé ce matin, galant sabotier ?

— Oui, voisine, répondit Fritz, le père Melzer m'attend chez lui et je tiens à être exact.

Il continua son chemin au grand ébahissement des bonnes femmes et en remerciant le hasard de les avoir rassemblées à la fontaine, au moment même où il allait rentrer dans cette maison qui lui était interdite depuis le départ de Grettly.

Escaladant les trois marches d'une seule enjambée, il frappa un coup sec à la porte ; il était évidemment attendu, car elle s'ouvrit aussitôt pour lui livrer passage et se referma derrière lui.

La ménagère du vieux Gaspard qui venait d'introduire Fritz était une petite femme brune, frétilante et fraîche encore malgré ses quarante-cinq ans.

— Bonjour, dame Catherine ! dit gaiement le jeune homme. Vous allez me prendre pour un revenant, n'est-il pas vrai ? et s'il était minuit, vous tomberiez évanouie de frayeur.

— Oh ! je ne suis pas si poltronne, mon garçon, répliqua la ménagère sur le même ton ; mais tu ne pouvais arriver plus à propos, car le père Melzer est sorti.

— Sorti ! s'écria Fritz étonné ; cependant il m'avait donné rendez-vous.

Dame Catherine éclata de rire.

— Comment ! n'igaud, reprit-elle quand cet accès de gaieté se fut un peu calmé, tu n'es pas enchanté d'être obligé de l'attendre en causant avec Marguerite ? Est-ce qu'entre amoureux on n'a pas toujours mille nouvelles à s'apprendre ?

— Oh ! si, dame Catherine, surtout quand on ne s'est pas vu pendant trois morielles années.

— Tiens ! tu m'ouvres l'esprit, Fritz ; c'est sans doute aussi parce qu'elle ne m'a pas vue depuis trois ans, la pauvre chère enfant, qu'elle avait tant de choses à me raconter cette nuit. Sainte Vierge ! il était deux heures qu'elle me parlait encore de l'aventure des abeilles, de ta mère, de Chrisly, — et même un peu de toi, mon garçon. Et le passé donc ! elle s'en souvient comme si c'était hier.

Quelle excellente mémoire elle a, notre demoiselle !

— Bonne Grettly ! Oh ! j'étais bien sûr que son cœur ne pouvait se gâter par l'absence.

— Malheureusement celui du père Melzer est plus dur que roche, et tu auras bien du mal à l'attendrir, mon pauvre Fritz ! Mais ne perds pas courage, et si je puis t'aider... Mais j'oublie que Marguerite t'attend. Tu la trouveras au fond du jardin, sous le berceau de chèvrefeuille que tu lui as construit toi-même.

— Merci, bonne Catherine, dit Fritz en s'empressant de profiter de la permission.

Dès qu'elle vit venir son frère de lait, la jeune fille s'échappa de la petite niche de chèvrefeuille, de vigne vierge et de pervenches fraîchement écloses où elle était blottie et accourut à sa rencontre.

Fritz s'arrêta stupéfait et la poitrine haletante : les yeux humides de larmes, il contempla avec un bonheur indicible cette délicieuse apparition qui effaçait trois années plus sombres et plus désolées qu'une longue nuit d'hiver et qui faisait fleurir, comme par magie, tout un printemps radieux dans son âme.

Bonne Grettly... sa toilette de la veille avait presque intimidé Fritz, et pour lui plaire elle avait repris le costume dont les jeunes filles de Nordsteten se parent les jours de fête.

Un peu en arrière de la tête, elle portait une petite coiffe de soie rouge, tout parsemée de brillantes paillettes d'argent, et d'où se déroulaient en larges nattes tressées de rubans de soie rouge, de splendides cheveux d'un blond cendré qui traînaient jusqu'à terre. Le rouge, dans la duché, est l'emblème des vierges. Une jeune fille dont la réputation n'est pas intacte ne peut plus porter que des rubans de lin blanc.

Autour de son cou, pur et blanc comme celui d'un cygne, s'enroulait un collier de perles sombres. Un petit corset écarlate, retenu des deux côtés par des agrafes d'argent à travers lesquelles serpentaient des chaînettes de même métal, serrait la taille frêle et souple. Sur son ample jupe de soie bleue, qui lui descendait seulement un

pen audessous du genou, flottait un petit tablier blanc brodé de dentelles.

De grands nœuds de rubans rouges descendaient de ses épaules et accompagnaient fort gracieusement des manches de chemise qui n'allaient pas jusqu'à l'avant-bras.

Pour compléter enfin ce costume charmant, elle avait fourré ses petits pieds, chaussés de soie gris perle, dans des sabots ornés de peau d'agneau blanc, dont la cambrure était tellement évidée au milieu qu'ils mettaient à découvert toute la finesse du pied.

Fritz restait donc immobile et plongé dans son extase sans pouvoir quitter des yeux cette rustique enchantresse, et lorsque, arrivée à deux pas de lui, elle dit avec un sourire gracieux : — Tu m'aimes donc mieux ainsi ? — Il ne trouva pas une seule parole à répondre, il se laissa glisser sur les genoux et se demanda s'il faisait un rêve.

— Vas-tu rester muet, Fritz, maintenant que tu me reconnais tout à fait et que tu ne peux plus me prendre pour une étrangère ? reprit Marguerite un peu surprise, car elle n'était ni vaine ni orgueilleuse ; son amour était pur et naïf, honnête et loyal, sans trouble et sans passion ; son cœur s'était ouvert comme s'ouvrait le calice des fleurs, et elle ne comprenait pas l'impression violente que produisait sa beauté sur le fils de la veuve Wendel. Voyons, dis-moi ce que tu as fait pendant mon absence. As-tu beaucoup travaillé ? As-tu bien dansé la semaine ? Je saurai quelles sont les jeunes filles que tu as fait valser le plus souvent. Ainsi ne me mens pas, Fritz ! ne me cache rien ; d'ailleurs je ne suis point jalouse et je sais bien qu'un garçon de vingt ans ne peut pas rester les jambes croisées quand le ménétrier s'est mis à râcler son violon.

— Tu te trompes, Gretty, répondit Fritz ; je n'avais de courage au travail qu'en pensant à toi ; quand je ne travaillais pas, le son du violon me déchirait les oreilles ; la joie des autres m'attristait, et mon seul contentement c'était d'aller cueillir de gros bouquets des fleurs que tu aimais, dans les vallons où nous avions joué ensemble ; c'était de me répéter tes paroles et de me rappeler dans ma pensée le son de ta voix que

je craignais d'oublier ; c'était de causer de toi avec les bonnes gens qui se souvenaient de la petite Gretty, et de faire une modeste aumône à tes pauvres d'habitude, en leur disant : — Priez Dieu que Marguerite revienne bientôt au pays !

La jeune fille devint rêveuse.

— Oh ! maintenant, nous ne nous quitterons plus, Gretty, ajouta Fritz, en se relevant et lui prenant la main le bonheur est en nous, et Nordstetten sera notre paradis en ce monde.

Au même instant, à vingt pas des deux amoureux, une petite toux sèche se fit entendre. C'était Gaspard Melzer, à qui aucun détail de cette scène n'avait échappé. Mais feignant ce n'avoir rien vu, le rusé vieillard, qui avait en tête son projet bien arrêté, vint droit au jeune sabotier et lui secoua cordialement la main. Puis se tournant vers Marguerite, dont les grands yeux limpides lui souriaient :

— Va t'habiller, ma mignonne, dit-il en lui frappant doucement la joue du revers de sa main sèche, va, car j'attends quelqu'un.

— Comment ! mon père, s'écria-t-elle en développant dans toute son ampleur sa jupe de soie, ce gentil costume n'est pas de votre goût ?

Melzer prit un air sérieux :

— Marguerite, lui répondit-il froidement, tu as voulu acheter ces gothiques affluets pour ne pas humilier par la richesse de ta toilette de ville tes anciennes compagnes, le dimanche, à la messe. Je n'ai donc pas contrarié ta fantaisie ; mais il ne s'agit pas aujourd'hui de paraître devant les fillettes de Nordstetten. Je compte recevoir la visite d'un de mes vieux amis, qui doit nous amener son fils, et je ne veux pas que tu restes habillée en paysanne.

— Vous serez obéi, mon père, dit la jeune fille en l'embrassant, mais un peu plus tard ; Fritz n'est-il pas venu pour causer avec nous de choses graves ?

Le vieillard fit la grimace :

— Non pas avec nous, mais avec moi seulement, ma fille. Je désire rester seul en compagnie de ce brave garçon, et il n'est nullement nécessaire que tu entendes ce que j'ai à lui dire.

Marguerite rougit, mais aucune ombre

de défiance n'assombrit son front. Elle ne croyait pas au mal, ni à l'hypocrisie, ni à la cupidité. Elle était désarmée dans la vie comme la fleur autour de laquelle rampent les limacés et les scorpions.

— Vous ne voulez pas me mettre en tiers dans votre secret, mon père? dit-elle avec une petite moue charmante. Eh bien! ça m'est égal. Demain je saurai tout ce que vous aurez complété ensemble. J'ai mes espions tout comme un général d'armée.

— Tu, tu, tu! Voyez-vous la petite fée, reprit Melzer en la poussant avec douceur dans la direction du berceau. Viens, mon garçon, et laissons-la cette tête folle.

Puis, entraînant Fritz, il le conduisit dans la salle basse, où le couvert était dressé.

Le bonhomme alla parler à dame Catherine, qu'on entendait faire grand remue-ménage dans la cuisine. Il revint bientôt, s'assit devant la table après avoir indiqué à Fritz un siège qui se trouvait à dix pas plus loin, se versa un grand verre de vin, qu'il huma lentement par petites gorgées, comme un homme qui se recueille, et tout en commençant à découper un vieux coq :

— Mon cher Fritz, dit-il d'un air paternel, je suis content de toi.

Le jeune sabotier ressentit une émotion qu'on ne saurait comparer qu'à la joie d'un simple soldat félicité au milieu des rangs par le chef de l'armée.

J'ai tenu, poursuivit le vieux Gaspard, à t'exprimer en face mon opinion sur ton compte. Non-seulement tu es honnête, laborieux et habile ouvrier, mais encore tu es un gaillard courageux.

Fritz essaya vainement de balbutier quelques mots.

— Pas de fausse modestie, mon garçon, reprit le bonhomme; tu es, de plus, un excellent fils, un de ces enfants pieux et obéissants comme en désirent toutes les mères. Oui, je ne craindrais pas de le déclarer devant tout le village; heureuse la mère qui possède un tel fils! heureux le maître qui emploie un ouvrier aussi adroit!

Fritz, honteux de cet éloge enthousiaste, essaya d'arrêter l'élan de Melzer :

— Vous en dites trop, voisin; il en est bien d'autres qui valent mieux que moi, et en tout cas je ne fais que mon strict devoir.

Le bonhomme le regarda avec une sorte d'admiration.

— C'est en vain que tu veux t'humilier, ta place est faite dans mon cœur, et personne ne saurait t'en arracher. Oui, mon garçon, je connais ton honnêteté, et je sais que, quoique je t'aime comme mon propre fils, tu es incapable d'abuser de ma confiance et de mon amitié pour me tromper.

— Vous tromper, vous, le père de Grettly? répliqua le jeune homme avec feu; et à quel propos?

(A continuer.)

LE FEUILLETON.

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. Prix de l'abonnement: un an \$1, un numéro 5 centins.

Les personnes qui désirent souscrire peuvent le faire en adressant le montant de leur abonnement *franco*: A M. H. HÉBERT, Imprimeur-Gérant, Bureau de Poste, Montréal, ou aux Messieurs suivants, qui sont autorisés à recevoir les abonnements:—

M. Z. Chapeleau, Libraire, Rue Notre-Dame, Montréal.

M. T. E. Roy, No. 8 Rue St. Joachim, Haute-Ville, Québec.

M. Charles Royer, Trois-Rivières.

M. I. Bourguignon, St. Jean d'Iberville.

M. M. Duchesneau, St. Jérôme.

M. Cyriac Chaput, L'Assomption.

M. L. A. Derome, Joliette.

M. A. Cadieux, Varennes.

M. C. Thérien, St. Isidore.

M. N. Dorais, St. Urbain Premier.

M. N. Picard, Laprairie.

M. A. Tétrault, Rivière du Loup, en haut.

M. L. H. Lafleur, Yamaska.

M. F. X. Collette, Verchères.

M. G. St. Cyr, Maskinongé.

M. Jos. Ostigny, Chambly.